

Principe de la traduction — principe du langage : l'autrement-dit

Boris Lobatchev

Volume 40, Number 4, décembre 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/003513ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/003513ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lobatchev, B. (1995). Principe de la traduction — principe du langage :
l'autrement-dit. *Meta*, 40(4), 707–713. <https://doi.org/10.7202/003513ar>

Article abstract

Ever since the Tower of Babel, translators have unfortunately been considered as saviours of humanity. They are inadvertently singled out in Jakobson's assertion that translating is a way of saying things. Nevertheless, the author sets out to show that translating is but following a given path, and goes on to agree with Jakobson that everything can be reworded ("l'autrement-dit"). As for the sacred mission, it depends on the interpreter who must learn to reword, while adapting his way of saying things to others.

**PRINCIPE DE LA TRADUCTION —
PRINCIPE DU LANGAGE :
L'AUTREMENT-DIT**

Résumé

Depuis la Tour de Babel, on a pris une fâcheuse habitude de penser les traducteurs comme sauveurs de l'humanité. Aussi involontairement les cite-t-on en exemple dans cette affirmation de Jakobson que dire c'est traduire. Ici, je vais essayer de prouver qu'au contraire traduire ne fait que suivre suivre, et cela jusqu'à partager avec le dernier ce principe selon lequel rien n'est sans «autrement-dit». Quant à la mission sacrée, ça dépend de l'interprète qui doit apprendre à dire les choses autrement, tout en laissant confondre son dire avec celui des autres.

Abstract

Ever since the Tower of Babel, translators have unfortunately been considered as saviours of humanity. They are inadvertently singled out in Jakobson's assertion that translating is a way of saying things. Nevertheless, the author sets out to show that translating is but following a given path, and goes on to agree with Jakobson that everything can be reworded ("l'autrement-dit"). As for the sacred mission, it depends on the interpreter who must learn to reword, while adapting his way of saying things to others.

«La terre est surpeuplée.
D'un peuple à l'autre, il n'y a rien à voir.
Nul point commun,
Hors l'horizon...
Il faudrait rassembler tout le monde en un seul
point,
Pour retrouver l'humanité.»

(«Babel ou le mystère des langues», pièce de Michel Pironi et Jacques Roux, *Les Cahiers de l'Égaré*, 1993, pp. 9-10)

INTRODUCTION

Passant d'une langue à l'autre, tout traducteur cherche à procéder d'une façon la plus organique possible. Or, pour y arriver, il faudrait d'abord réaliser le rêve de «rassembler tout le monde en un seul point», essayer de faire coïncider le principe de la traduction avec celui des langues différentes, celui du langage humain.

Sans être véritablement connu, le principe des langues est communément ressenti depuis Babel. C'est un *autrement-dit* général. Effectivement, il est difficile, sinon impossible, de ne pas s'apercevoir que les langues se parlent différemment les unes des autres.

Logiquement, l'idée me paraît évidente, mais psychologiquement, à cause de son caractère dérangeant, elle n'est pas facile à admettre. La preuve qu'on retourne nostalgiquement au mythe de Babel (voir notre exergue), au temps d'«avant» (et d'«après») à la confusion des langues (cf. Nous 1990). La récente tentative (1993) du même auteur de découvrir le langage universel ailleurs que dans la langue en est une autre. Tournée vers la musique qui fait partie de la poésie, elle va aussi dans un sens opposé, celui du *proprement-dit*. Mais scruter cet idéal au-delà des mots, c'est reconnaître son absence dans le domaine verbal qui est le nôtre.

Bref, l'idée est dans l'air, et elle ne peut ne pas passer aussi par tout ce qui touche à la traduction. Notons des ouvrages intitulés de plus en plus souvent d'une façon significative : *In other words*. Notons également des emplois, encore hésitants, entre guillemets, occasionnels, de «dire autrement» par opposition à «dire autre chose», mais toujours en rapport avec le franchissement des frontières linguistiques (cf. Gouadec 1990 : 340).

Naturellement, ce ne sont là que des approches intuitives. Mais il est normal que l'idée de l'autrement-dit soit adoptée d'abord sous sa forme la plus transparente, celle de synonymie interlinguistique : *maison, casa, house, Haus, dom*, etc.

Pour aller plus loin que les équivalences relativement élémentaires, force nous est d'approfondir ici la notion de l'autrement-dit ! À cette fin, nous allons commencer par le plan intralinguistique — **le langage en général** — passer ensuite au plan interlinguistique — **les langues particulières** — pour finir par les plans «inter-intra-linguistiques superposés» — **la traduction**.

**L'AUTREMENT-DIT :
PRINCIPE DU LANGAGE**

Prendre nos désirs pour la réalité est tellement humain qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait tendance à prêter au langage nos intentions. Il nous paraît alors logique, équilibré, bien raisonné. N'est-ce pas le danger contre lequel nous prévenait déjà Michel Bréal (1897 : 4) ? Pas d'anthropomorphisme excessif !

Eh bien, à regarder notre langage d'un œil détaché, comme le faisait, entre autres, Barthes (1984), à examiner, comme nous le faisons, le jeu du

fond et de la forme, on finit par remarquer ceci : une partie importante de la **forme** se recoupant avec le fond, elle demeure inexprimée. Et c'est à partir des éléments donnés que l'auditeur est obligé de la déduire. Par exemple, l'un dit un proverbe **incomplet** : *Rien ne sert de courir...*, et l'autre en reconstitue l'ensemble, ajoutant : *il faut partir à point*. Une autre partie, non moins importante, du **fond** qui ne se recoupe pas forcément avec la forme est énoncée de manière indirecte. Cela exige un passage de l'expression **implicite** à la véritable intention du locuteur, comme dans la parabole *Deux noires ne font pas une blanche*, ce qui veut dire : *Une faute d'autrui n'excuse pas la nôtre*.

Dans les deux cas, celui qui entend, contrairement à celui qui parle, procède par la logique. Face à cet « idéal » logique de l'auditeur, toute information qu'on est obligé d'extraire logiquement – je dirais même *psychologiquement* – au cours d'une communication verbale, est, donc, considérée comme « **autrement-dite** ». Ainsi, *l'autrement-dit, c'est ce qui est dit autrement par rapport au proprement-dit qui, du fait d'être complet et explicite, dispense l'interlocuteur de combler les lacunes du locuteur pour mieux comprendre son dit*. Et comme toute langue se caractérise par la forme et le fond, on peut conclure que *l'autrement-dit, c'est l'incomplet du côté de la forme et l'implicite du côté du fond*.

L'AUTREMENT-DIT : PRINCIPE DES LANGUES

Quand je dis « langues », j'entends, avant tout, des langues naturelles, dont le comportement foncièrement irrationnel anticipe l'idée philosophique moderne d'« Anti-Rationality » (Lash 1987 : 357). Une langue formelle, construite par l'intellect, s'inspire plutôt d'un vieil idéal rationnel, avancé à toutes fins pratiques par Leibniz (*Opuscules* 1903 : 280). L'écart entre les langues naturelles et la langue formelle doit être variable. Actuellement, il est difficile de proposer des méthodes quantitatives pour mesurer l'autrement-dit entendu comme un écart entre une façon incomplète et implicite d'énoncer la pensée dans une langue naturelle et son expression parfaite dans une langue imaginaire, une langue étalon absolu.

Cependant, il est possible de déterminer le degré de manifestation de l'autrement-dit d'une langue naturelle, choisie comme langue de référence, comme étalon relatif. J'ai tenté ainsi d'évaluer les moyens de « dire autrement » de l'une des langues les plus allégoriques du monde, le **français**, face au quasi-parallélisme entre le logique et le verbal, caractéristique du **russe**.

Toute langue n'est qu'une allusion, et l'autrement-dit en est un véhicule indispensable. D'après ce paramètre, on peut situer, par exemple, l'anglais entre le français et l'allemand et l'allemand, entre l'anglais et le russe. Comparez les termes, ne serait-ce que d'après le critère métrique qui veut que plus il y a de consonnes, dites porteuses de sens, plus c'est explicite : *haut rendement, heavy duty, grosse*

Leistungsfähigkeit, apparat bol'choj moch'nosti. Seule qui change, au fond, lorsqu'on passe d'une langue à l'autre, c'est la proportion de l'autrement-dit.

Or, ramener les différences entre langues à une unité graduée — et c'était là l'objectif de ma seconde thèse, consacrée, tout comme ma première, à l'autrement-dit (Lobatchev 1987 ; 1992 ; 1995) —, c'est essayer de contribuer à la théorie et à la pratique de la traduction. Et comme « langues » et « unité graduée » se rattachent à des domaines voisins, mais distincts, de la linguistique et de la psychologie, je fonde par là même une science autre que la psycholinguistique : une « **linguo-psychologie** ». Qui dit « l'autrement-dit », dit « **linguo-psychologie** ». Sans aucune contrainte, car au cœur de la **linguo-psychologie**, on retrouve le même ressort : l'autrement-dit.

LA LINGUO-PSYCHOLOGIE DE L'AUTREMENT-DIT

Puisque des traits de la nouvelle science sont liés, pour reprendre le mot de Monique C. Cormier (1991 : 440), à « une ventilation des difficultés » préexistantes, notons-en quelques unes. Premièrement, il y a rupture entre la psycholinguistique et la linguistique, l'une étant centrée sur le psychisme, trop intériorisé, de l'être humain, l'autre, sur le système purement extérieur et trop déshumanisé, de la langue.

Deuxièmement, contrairement à la psycholinguistique, la **linguo-psychologie** que je propose n'éloigne pas la linguistique du matériau de la langue, mais le maintient toujours au premier plan. On voit bien que c'est plus qu'une simple querelle de termes. En effet, si la psycholinguistique ne s'occupe que de quelques spécificités dans la conduite langagière, la **linguo-psychologie**, comme je l'entends, s'attache à dégager dans l'ensemble du discours et finalement dans la langue une caractéristique profonde qui traverse des ethnies et des nations.

En d'autres termes, les différences quantitatives entre la **lan-ga-gi-sa-tion de la psychologie**, réalisée en psycholinguistique, et la **psy-cho-lo-gi-sa-tion de la langue**, réalisée en **linguo-psychologie**, peuvent être comparées à la différence entre la petite partie de l'iceberg, partie visible, et la montagne de glace qui forme sa plus grande partie, invisible.

Et troisièmement, les différences qualitatives entre ces deux sciences se ramènent à la différence qui oppose des manifestations isolées du psychisme dans le discours à une représentation unifiée du langage, comprenant aussi bien le mode objectif de sa perception – l'autrement-dit – que le mode subjectif de sa création – l'autrement-dire.

Faute de place, nous ne pouvons que mentionner cette notion qui est sous-jacente à l'autre. Et comme l'autrement-dire fera l'objet de recherches spéciales, concentrons-nous ici sur celle de l'autrement-dit.

On pourra le mieux examiner ce phénomène à l'exemple des risques que court la traduction suivant les recommandations de la psycholinguistique ou encore celle de la linguistique traditionnelle. Mettons

que nous sommes en présence de deux personnages, dont l'un est arbitraire et l'autre, résolu. Mais attention : l'un est Français et l'autre, Russe, ou vice-versa.

Eh bien, pour la psycholinguistique, qui n'est pas, linguistiquement parlant, une science comparative, la différence est trop minime pour qu'on puisse la prendre en considération. Pour la linguistique traditionnelle aussi. Son échelle d'abstraction se trouve, face à cela, trop grande. On peut, bien sûr, comme le faisait Charles Bally (1951 : 292), ranger les mots et groupes de mots parmi les moyens « directs » d'expression et l'intonation, l'ellipse et des procédés de syntaxe, parmi les moyens « indirects ». Mais tous les moyens d'expression directs ne relèvent pas du lexique, et tous les moyens indirects ne sont pas contenus dans la syntaxe.

C'est là une réalité dérangeante, un peu à la manière de notre autrement-dit qui en est la cause. Aussi se laisse-t-elle démontrer d'une façon plus naturelle à travers la comparaison des langues. La première surprise est qu'en russe, langue plutôt proprement-dite, une formule officielle d'interdiction *Po gazonam ne hodit'* (littéralement : « Ne pas marcher sur les gazons ») relève justement de la syntaxe, alors qu'en français, une formule analogue (*Pelouse interdite*) repose sur le lexique. Et si on tient compte non pas de la marque formelle, mais, comme le veut le principe de l'autrement-dit, du contenu réel de l'énoncé, on voit ceci : la formule syntaxique russe relève de l'expression directe de la pensée, la formule lexicale française, de l'expression indirecte. Ai-je prouvé là le contraire de ce qu'avancait Bally ?

Je ne crois pas. Il se trouve tout simplement que le fait — très abstrait en soi — que des moyens langagiers, utilisés dans ces formules, se rattachent à tel ou tel rang de la langue est impertinent. Dans d'autres cas, il est franchement secondaire. Or, ce qui compte ici en premier lieu est le fait de réciprocité : le russe est toujours plus proprement-dit que le français, le français est toujours plus autrement-dit que le russe.

Ainsi, le Russe dira à travers ses panneaux *Ostorojno, zloja sobaka* (littéralement : *Attention, chien méchant*), alors que le Français ne dira que *Attention au chien* ou *Chien méchant*. Et comme s'il voulait nous montrer aussi un autre volet de l'autrement-dit qui joue non seulement avec l'incomplet, mais aussi avec l'implicite, il dira plus pour dire moins : *Prenez garde au chien* ; *Je monte la garde* ; *Vous pénétrez dans cette enceinte à vos risques et périls*, etc.

Pour en revenir à nos deux personnages, notons que traduire d'après les recettes de Bally ne résout le problème que partiellement. Et encore, d'une façon très formelle, laissant de côté le gros de la question sur le direct et l'indirect et leur intermittence normative dans telle ou telle langue. Sans cela, un homme simplement résolu, qui, avec la franchise des russo-phones, appelle les choses par leur nom, risque d'apparaître aux yeux des Français comme un grossier personnage. Et, à l'inverse, une personnalité

effectivement autoritaire et même grossière qui, conformément aux règles du français, envelopperait sa pensée dans une forme plus ou moins détournée, pourrait passer, parmi les Russes, pour un homme simplement résolu.

Comment faire pour arrêter dans les traductions, allant dans les deux sens, ce glissement de part et d'autre qui va jusqu'à compromettre la validité du travail effectué ? La réponse me paraît claire : s'en tenir à **une norme nationale**, définie dans la linguo-psychologie comparée comme **un degré de l'autrement-dit, variant d'une langue à l'autre**.

L'AUTREMENT-DIT ET LA TRADUCTION : EFFETS INDIRECTS

L'existence de l'autrement-dit, et aussi son importance pour la langue, sont attestées, quoique de manière indirecte, mais précise, par la pratique de la traduction et de l'interprétariat, où l'on voit les traducteurs et les interprètes préférer certains procédés à d'autres.

C'est ainsi que, dans la traduction orale consécutive, l'interprète utilise non pas la sténographie qui note les mots eux-mêmes, mais un système particulier permettant de noter les idées. Car à partir d'elles, des idées, il est plus facile de passer à l'autre langue qui privilégie d'autres aspects de la réalité que ceux retenus par la langue source.

On pourrait penser que cela ne s'applique qu'à la traduction orale, que l'on peut considérer comme secondaire. Mais pour les traductions écrites aussi et même pour les traductions littéraires, il est parfois conseillé, dans certains cas difficiles, de cacher avec la main la phrase en question, afin de se détacher des formes concrètes de la langue source et de passer ainsi plus librement vers les autres formes concrètes de la langue cible.

Lorsque l'interprétation consécutive se déroule dans le cadre de rencontres « au sommet », de rencontres entre gouvernements, un interprète travaille de part et d'autre : chacun traduit non pas à partir de la langue étrangère vers la langue maternelle, ce qui paraîtrait plus simple, mais de sa langue maternelle vers la langue étrangère parce que, ainsi, la traduction est plus sûre. On place donc la fidélité et la fiabilité de la perception au-dessus de la beauté de style, on sacrifie parfois même la correction linguistique la plus élémentaire.

Les interprètes en simultané affirment, en outre, qu'il est plus facile d'interpréter non pas à partir de la langue étrangère, surtout s'il s'agit du français, vers la langue maternelle, surtout s'il s'agit du russe, mais au contraire, de la langue maternelle vers la langue étrangère. C'est que, subjectivement, la langue étrangère apparaît toujours plus autrement-dite que la langue maternelle. Et, de manière générale, il est plus facile de traduire à partir d'une langue à expressivité élevée vers une langue à expressivité moins élevée.

Ainsi, tous ces effets, aussi fins qu'ils soient, sont bien connus par les praticiens. Enfin, « connus » n'est,

peut-être, pas le mot : plus senties, certainement, que connues. Pourtant, ils peuvent toujours être considérés comme une preuve de la quasi-impossibilité d'ignorer, à la longue, la présence de l'autrement-dit. Justement parce qu'elle est partout. Confusément présente, mais partout.

Cela fait penser au paradoxe nietzschéen de la connaissance. Lorsqu'on essaie de regarder le miroir tel qu'il est, on ne découvre en lui que des choses qui s'y reflètent. Si l'on veut atteindre le sens des choses, on tend vers eux la main et on touche le vide du miroir. Le phénomène de l'autrement-dit devient presque palpable dès qu'il dépasse le cadre strictement linguistique et reste insaisissable tant qu'il s'y replie.

Tout cela pour dire que les effets directs de l'autrement-dit sont plus difficiles à reconnaître et qu'alors les traducteurs et les interprètes pourraient avoir besoin d'aide. En fait, je n'ai pas grand-chose à leur offrir, sinon un quart de siècle d'observations et de recherches. Dans la partie sur la linguo-psychologie, il y en a déjà quelques-unes. En voici d'autres.

L'AUTREMENT-DIT ET LA TRADUCTION : EFFETS DIRECTS

Provenant de la linguistique générale

Traducteur d'après la formation, je n'examinais, pour construire ma typologie, que des rangs de langue présentant l'intérêt pour la traduction. Comme lors du passage d'une langue à l'autre on a surtout affaire à des mots et à des phrases, j'étudiais le lexique et la syntaxe. Normalement, les typologues n'aiment pas à les envisager ensemble, les résultats étant beaucoup trop déroutants. Et on est, généralement, incapable d'en tirer autre chose qu'une vision gastronomique : «La langue, c'est comme un gâteau, quoi ?... à plusieurs étages».

Mais, *primo*, comparaison n'est pas raison. *Secundo*, les traducteurs n'ont rien à faire de la typologie qui avoue son impuissance. Ce qui provoque le plus souvent l'échec des typologues est la contradiction qu'on observe dans les langues analytiques en général, et en français en particulier. Il y a, comme vous savez, deux tendances, l'une à se confiner surtout à un mot-racine, ce qui suppose un **raccourcissement**, et l'autre à séparer au maximum des unités langagières, ce qui suppose un **rallongement**. On semble être dans l'impasse.

Or, ce qui peut nous tirer d'embarras est le concept de l'autrement-dit. Pour cela, il faut que ses éléments constituants se recoupent, ne serait-ce qu'en partie, avec les éléments de la typologie formelle. En effet, isolation et raccourcissement = **incomplet**. Mais surtout, il faut qu'avec leurs références, les premiers transgressent les seconds par rapport au fond. L'incomplet, face à la forme, est aussi incomplet face au contenu. L'**implicite**, ce n'est pas seulement une référence à la séparabilité formelle des constituants et au rallongement, mais, avant tout, une référence par rapport au fond. Finalement, c'est ce **croisement du**

fond et de la forme qui permet de voir au-delà du mouvement capricieux de la forme, qui se raccourcit à un niveau pour se rallonger à un autre, **une logique suprême du fond : maintenir partout dans la langue un seul et même degré de l'autrement-dit**. On retrouve par là même une cohérence perdue de la langue.

Ainsi, on réalise qu'une réduction de l'énoncé jusqu'à un mot (par exemple, *Une allumette* ! au lieu de *Vous avez une allumette* ?) aussi bien que son étirement jusqu'il contient, en plus, une périphrase (*Vous avez de quoi faire du feu* ? au lieu de *Vous avez du feu* ?) ouvre également une perspective pour une variation du sens. Il est vrai qu'en l'absence du contexte, ou de «l'assertion», comme dirait Peirce², «toute proposition» devient floue. Mais la fluctuation du sens doit être particulièrement grande, lorsqu'on s'écarte du juste milieu de la forme, et peu importe alors la direction qu'on prend. Hors la situation, avec *Une allumette* !, on reste dans le vague : *C'est à donner ou à prendre* ?, comme on ne voit pas très bien avec *Vous avez de quoi faire du feu* ?, si c'est au sens figuré ou au sens propre que la périphrase est employée et si c'est au sens propre, s'agirait-il d'un *briquet* ou d'une *allumette* ? Il n'y a pas vraiment moyen d'échapper à l'autrement-dit, quelle que soit la solution que vous offre le langage sur son chemin : prendre un raccourci ou faire un détour ?

Effets directs provenant de la linguistique comparée

Je vous fais grâce ici des détails de mon analyse contrastive des langues qui comprend des dizaines et des dizaines de paramètres tels que corpus des premiers mille mots les plus usuels, leur fréquence relative, dimension du vocabulaire à travers les dictionnaires fréquentiels, ensemble des moyens phraséologiques, polysémie et homonymie, synonymie et paronymie, distribution des modes d'expression indirect et direct dans les textes, etc. Et, détrompez-vous, l'ordre «indirect et direct» n'est pas un *lapsus linguae*, au contraire, c'est bien voulu de ma part pour souligner que l'autrement-dit l'emporte partout sur le «proprement». En plus, ici, il importe aussi de savoir comment cela se passe dans les langues comparées ? Eh bien, à en juger d'après tous ces paramètres, le français devance le russe dans sa progression vers l'autrement-dit, et cela avec une étonnante régularité qui se chiffre dans un rapport de 3 à 1 : le volume sémantique du mot français est trois fois plus grand, le nombre d'homonymes aussi, la quantité de périphrases et ainsi de suite.

Dans l'ensemble, on pourrait figurer ce rapport entre le français et le russe par une analogie. Imaginez que le Russe et le Français empruntent la même route, ils auraient alors affaire à des messages différents. Si l'un ne reçoit que les interdictions (*Ne hodit* !, *Ne kurit* !, *Ne vlezaj* ! *Ub'et* ! ou littéralement : *Ne pas marcher* !, *Ne pas fumer* !, *Ne grimpe pas* ! *Ça va te tuer* !), l'autre est plutôt l'objet d'avertissements (*Pelouse fragile*, *Défense de fumer*, *Danger de mort*),

l'objet de sollicitations (*Prière d'observer le silence, Prière d'attendre ici, Prière de patienter*) ou même l'objet d'encouragements (*Merci de vous abstenir de fumer : Merci de céder votre place, Merci de ne pas obstruer les portes*). Ce qui se trouve ici en jeu — outre les différences culturelles évidentes, outre la distinction, qui vient immédiatement à l'esprit, entre des régimes dictatoriaux et des régimes démocratiques — c'est avant tout, tout à fait dans la mesure où la langue influence le reste³, les degrés différents de l'autrement-dit qui font deux normes nationales distinctes.

L'Impact direct pour la traduction

Qui parmi nous ne s'est pas laissé dire un jour que, dans la traduction, tout était une question du goût et qu'on pouvait traduire comme ça ou comme ça, ou encore comme ça ? Qui n'a pas rêvé après cela d'avoir des repères sûrs, plus palpables ? Eh bien, une vieille différenciation entre l'obligatoire et le facultatif, que je trouvais toujours artificielle, tombe. Tout devient obligatoire du point de vue de ce degré unique de l'autrement-dit à l'intérieur d'une langue qui en a des limites supérieure et inférieure. Vu la mobilité de la norme entre ces limites, sa définition plus précise (cf. celle de la partie sur la linguo-psychologie) sera la suivante. La norme nationale est le degré maximal et minimal de manifestation de l'autrement-dit, variable d'une langue à l'autre (voyez la figure).

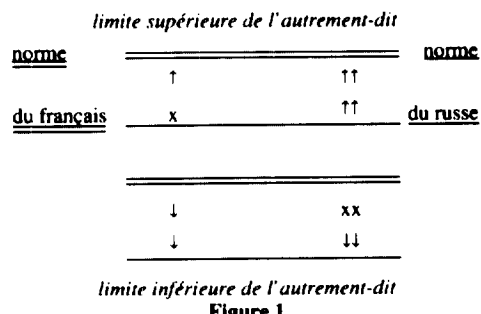


Figure 1

Pour rester dans le figuratif, je vais m'appuyer sur l'expérience de tous, puisque tout le monde est censé, une fois dans sa vie, avoir écouté à la radio ou regardé à la télévision un match de hockey. Je vais donc emprunter mes exemples aux commentateurs sportifs, si éloquents et persuasifs qu'ils nous renvoient toujours une image fidèle de notre langue. Mais avant de venir à cette expérience positive, commençons, pour ne rien omettre, par une pratique négative, celle qui est à éviter.

On voit ainsi que les transgressions de la norme (marquées sur la figure par les x barrant les flèches ↓↓ et ↑) sont, quand on traduit en français (souligné deux fois et flèche double ↓↓), une intensification excessive : *C'est le point le plus faible dans son jeu* — dépassement par le bas du degré minimal d'autrement-dit

admis dans cette langue — et, en russe (souligné une fois et flèche simple ↑), au contraire, une trop grande atténuation de la pensée : *Éto ne lutchee v ego igre* (littéralement : *Ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans son jeu*) — dépassement par le haut de son degré maximal d'autrement-dit.

Observer la norme nationale, c'est comme chanter un hymne⁴. Suivre, à la figure, les flèches non barrées ↓ et ↑↑, c'est aussi en quelque sorte savoir chanter la chanson. Aussi allons-nous ajouter un autre exemple, traitant le principe de la musique (cf. l'introduction), qui se montre, par ailleurs, aussi souple que celui de la parole.

Alors, pour faire de bonnes traductions à partir du français, il ne faut pas oublier que la limite supérieure de l'autrement-dit en russe est plus basse et donc renforcer l'expression, en explicitant et en ajoutant aussi des explications (↓) : *Éto naibolee slaboe mesto v ego igre* (littéralement : *C'est le point le plus faible dans son jeu*) ; *Sut' v tone, a ne v slovah* (littéralement : *L'essentiel, c'est l'air, et non les paroles*).

Mais lorsqu'on traduit du russe, il s'agit, au contraire, de tenir compte de la position relativement élevée en français de sa limite inférieure de l'autrement-dit et donc atténuer, en « implicitant » et en retranchant (↑↑) : *Ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans son jeu. C'est l'air qui fait la chanson.*

CONCLUSION

Avec une citation de Wilhelm von Humboldt, pleine de signification pour moi et dont la traduction un peu erronée n'est, peut-être, pas sans intérêt pour vous, je crois avoir trouvé un moyen idéal, concret et abstrait en même temps, de conclure. « Comme l'homme est par nature, universellement, prédisposé au langage, et que tous les hommes doivent porter au fond d'eux-mêmes la clef qui donne l'intelligence de toutes les langues, il s'ensuit qu'elles doivent toutes impliquer une forme fondamentalement identique... » (1974 : 404).

Très important ici est le dernier mot. L'original allemand (1880) dit : « *gleich* » ce qui veut dire *égal* en arithmétique, peut-être, mais, en dehors des évidences du type « deux et deux font quatre », plutôt *similaire*⁴. Le traducteur a donc le choix entre un terme étroit qui rend le texte rigide (raison pour laquelle *identique* clôt la liste des variantes proposées par le grand dictionnaire de Grappin (1992) et un terme large qui rend le sens souple (raison pour laquelle, en partant de *similaire*, on arrive à *gleichartig* dans l'espace même du petit dictionnaire de Villain (1964). Que fait le traducteur ? Il opte pour *identique* — erreur que commettent aussi d'autres traducteurs qui ont plus d'excuses du fait de ne pas être aussi bien placés par la langue cible (pour le russe, voir Humboldt 1984 : 227) — ce qui l'oblige, quelques lignes après, à faire un renvoi pour la note : « Renversement, ou du moins correction des énoncés du chap. 35 » (1974 : 420).

Or, que ferait un autre traducteur, celui qui serait au courant de la linguo-psychologie, ou de notre théorie de l'autrement-dit ? Il se dirait que, face à l'allemand, le français devrait se comporter à peu près de la même manière qu'il le fait dans le cas du russe (voir la fig. 1). Et comme le degré de l'autrement-dit en traduction française dépasse celui qu'accuse l'original allemand, il faut que le terme choisi soit aussi moins engageant pour le traducteur que possible. Sans parler de l'économie de toute une note (dont je n'ai reproduit ici qu'une petite partie et dont l'ensemble, d'ailleurs, me donne raison), le terme approprié (ce sera le mot *similaire*), celui qui traduit le rapport des langues, rend aussi le sens de l'énoncé.

En effet, cette différence, apparemment infime, est en réalité de taille. Et Humboldt lui-même en est parfaitement conscient, puisqu'il cherche à préciser sa pensée dans une phrase qui suit, pratiquement, celle que nous avons citée avant, sous une forme traduite. Pour plus de sécurité, la suite sera reproduite dans sa forme originale. «*Sie (Verschiedenheit) ist aber — ce «mais» n'oppose ici que dissemblance et ressemblance — mannigfaltig in den Sprachen vorhanden, und nicht nur in den blossen Lauten, so dass dieselben Dinge anders bezeichnet würden...*» (1880 : 307). Ce qui veut dire : les différences entre les langues dépassent leur côté phonétique et vont bien au-delà de la façon de désigner les choses autrement... Sans cette dissemblance intérieure des langues, tout serait figé, et il suffirait, selon l'idée chomskienne, de réduire les structures superficielles des langues à leurs structures profondes, pour accéder au point mort, à une paix absolue.

Heureusement, ce n'est pas cela, mais le contraire que nous apprend la pratique de la traduction. Elle nous apprend également qu'aussi loin qu'on puisse remonter dans le temps, on ne trouve pas de rupture significative de la tradition. Il n'y avait ni d'avant, ni d'après Babel. En effet, le monde est, et a toujours été, *habélique*, c'est-à-dire plein de *confusion*. Le principe originel du langage ne peut être autre chose que le principe universel des langues : l'**autrement-dit** qui est à la fois dissemblance et ressemblance. Constamment mise devant le choix entre l'identique ou le similaire, la traduction optait presque toujours — intuitivement il est vrai, or il faut que ce soit consciemment — pour plus de souplesse.

Se faire *confondre* à l'original ne fut-il pas une de ses plus grandes ambitions ? Et je l'approuve. En périphrasant Humboldt qui disait que toute compréhension est une incompréhension, je dirais qu'il est impossible de comprendre sans confondre. Je dirais même que confusion la constitue un élément indispensable de la compréhension. Vous, moi, votre auteur, mes lecteurs — tout ça se déplace dans l'interaction et se confond sans jamais fondre dans l'identique. Et c'est bien comme cela, car entre l'identique et le similaire, il y a un interstice nécessaire pour créer de l'espace à l'autrement-dit. Cet espace est aussi vital

pour la traduction que l'autrement-dit qui en est le principe.

BORIS LOBATCHEV
Montréal, Canada

Notes

1. Quelques remarques préliminaires sur le style de notre article. «Phénoménocentrique», il diffère de la plupart des ouvrages qui sont «objectocentriques», par son côté explicatif plutôt que descriptif. D'où la nécessité de la synthèse : le va-et-vient entre les parties est indispensable pour mieux travailler l'idée de l'ensemble.
2. Cité d'après Fouchier-Axelsen Berthe (1992) : «Fragments d'un discours linguistique (ou Peirce et le langage)», *Langues et linguistique*, 18, p. 197.
3. Pour réaliser combien cette idée est présente dans l'esprit humain, il suffit de se référer, par exemple, à deux grands linguistes ou, si l'on veut, deux sémioticiens : Humboldt et Peirce. Espacé l'un de l'autre par le temps, ils convergent dans ce point. Le premier consacre l'œuvre de sa vie à l'étude de l'influence de la langue sur le développement intellectuel : «Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts» (1830-1835). Le deuxième écrit en 1903 : «Il est faux de dire simplement qu'un bon langage est *important* pour bien penser : car il est l'essence même de la pensée» (cité d'après Fouchier-Axelsen 1992 : 201).
4. La notion de l'identique appartient aux sciences dites exactes. Depuis Aristote, on n'identifie que des objets dont le nombre est un. Il s'ensuit que le similaire, lui, ne se laisse établir qu'entre les objets dont le nombre égale ou dépasse deux. Comme on le remarque aussi, en se posant la question «ou bien, ou bien ?», le similaire est passager, l'identique est constant, le similaire est gradué, l'identique ne l'est pas. Cf. Nina Arutjunova (1983) : «Tojdestvo ili podobie ?» [Identité ou similitude ?], *Problemy strukturoj lingvistiki 1981*, Moscou, Nauka [Science], pp. 3-22. Le similaire implique le non-identique, je dirais même : ressemblance implique non-ressemblance et dissemblance. En rallongeant l'échelle, nous levons la frontière similaire / identique qui oppose les langues particulières et le langage humain, ou, dans la terminologie d'Humboldt, les formes et la forme. Pour aller de la dissemblance (langues) à la ressemblance (langage), on n'a pas besoin de quitter le domaine du similaire. Surtout quand on découvre à deux niveaux le même principe d'autrement-dit qui l'incarne : variance et graduation, caractéristiques constantes des sciences humaines. L'identique commence à un niveau supérieur, non au niveau des objets purs, non au niveau mixte des

objets (langues) et des phénomènes (langage), mais au niveau des phénomènes purs d'où toute comparaison est exclue et où seule la distinction entre les phénomènes est possible. L'exemple de l'identité qui s'impose, c'est l'autrement-, à l'opposé du proprement-dit. «Le caractère de ce qui est un», dans la définition de l'identité par Robert, veut que le vrai principe se distingue du faux jusqu'à éliminer ce dernier. Donc, pas de proprement-dit.

RÉFÉRENCES

- BALLY, Charles (1951) : *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck.
- BARTHES, Roland (1984) : *Essais critiques IV. Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil.
- BRÉAL, Michel (1897) : *Essai de sémantique (science des significations)*, 1^{re} éd., 4^e éd. 1908, Paris, Hachette.
- CORMIER, Monique C. (1991) : «Traduction de textes destinés à des spécialistes : approche pédagogique», *Meta*, 36-2 / 3, pp. 440-447.
- GOUADEC, Daniel (1990) : «Traduction signalitique», *Meta*, 35-2, pp. 332-341.
- GRAPPIN, Pierre (1992) : *Dictionnaire français-allemand / Deutsch-französisches Wörterbuch*, Paris, Larousse, 780 + 780 p.
- HUMBOLDT, Wilhelm von (1880) : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues mit erläuternden Anmerkungen und Excursen sowie als Einleitung : Wilhelm von Humboldt und die Sprachwissenschaft, herausgegeben und erläutert von August Friedrich Pott*, 2 Bände in 1 Band, Nachdruck der Ausgabe Berlin 1880, Documenta semiotica, Herausgegeben von Walter A. Koch, Serie 1, Linguistik, 1974, New York, Georg Olms Verlag.
- HUMBOLDT, Wilhelm von (1974) : *Introduction à l'œuvre sur le kavi et d'autres essais*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Seuil.
- HUMBOLDT, Wilhelm von (1984) : *Izbrannye trudy po jazykoznaniju [Œuvres choisies de linguistique]*, Moscou, Progress.
- LASH, Scott (1987) : «Modernity or Modernism?», *Max Weber, Rationality and Modernity*, London, Allen & Unwin, pp. 355-377.
- LEIBNIZ, Wilhelm Gottfried (1903) : «Lingua rationalis», *Opuscules et fragments inédits*, par Louis Cuturat, Nachdruck der Ausgabe Paris 1903 : Hildesheim, 1961, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, S. 280.
- LOBATCHEV, Boris (1987) : *Sopostavlenie francuskogo i russkogo jazykov na osnove javlenja inoskazatel'nosti [Confrontation du français et du russe à travers l'autrement-dit]*, Thèse de doctorat en traductologie, Moscou.
- LOBATCHEV, Boris (1992) : *L'autrement-dit, concept central de la linguistique comparée permettant de ramener les différences entre langues à une unité graduée*, Thèse de doctorat en linguistique, Paris.
- LOBATCHEV, Boris (1995) : *L'autrement-dit*, Paris, L'Harmattan, coll. «Sémantiques», 158 p.
- NOUSS, Alexis (1990) : «Babel : avant, après», *TTR*, 3-2, pp. 53-70.
- NOUSS, Alexis (1993) : «De la possibilité de traduire la poésie : la théorie de la traduction d'Hermann Broch», 6^e Congrès annuel de l'Association canadienne de traductologie, Carleton, le 1-3 juin, *Bulletin de l'Association*, pp. 6-7.
- PEIRCE, Charles Sanders (1977) : *Semiotics and Significs*, Bloomington, Indiana University Press.
- PIRONI, Michel et Jacques ROUX (1993) : *Babel ou le mystère des langues*, œuvre dramatique, ART'M en collaboration avec Les Cahiers de l'Égaré.
- VILLAIN, Pierre (1964) : *Dictionnaire allemand-français, français-allemand*, Paris, Garnier-Flammarion, 460 p.